

un papotage bourgeois enveloppe le couple de M. Géraudy. C'est une des raisons pourquoi je doute qu'*Avec toi sur le lac* ait le même succès de librairie que *Toi et moi*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

La Robe d'un soir, pièce en quatre actes, en vers, de M^{me} Rosemonde Gérard, musique de scène de M. Claude Corbreuse, Odéon, 29 mai. — *La Cavalière Elsa*, tragédie en quatre actes de Paul Demisy sur un thème de Pierre Mac Orlan, Studio des Champs-Élysées, 2 juin. — Deuxième spectacle des *Jonchets*, salle Adyar, 10 juin.

Presque simultanément, la Comédie-Française et l'Odéon ont représenté, l'une *La Nuit des Amants*, très mauvaise pièce en vers de M. Maurice Rostand, l'autre *La Robe d'un soir*, très mauvaise pièce en vers de M^{me} Rosemonde Gérard. Or, des bruits circulent. On murmure que, pour se faire jouer, le fils et la veuve d'Edmond Rostand utilisent les œuvres de ce dernier comme valeurs d'échange. Je répète les choses comme on les dit, je les atténue plutôt. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? Je voudrais bien le savoir, et c'est pourquoi, sans m'embarrasser de circonlocutions trop élégantes, je pose ouvertement la question et presse les intéressés d'y répondre. Elle est grave. Elle est d'ordre public. Il s'agit en l'espèce de deux théâtres d'Etat subventionnés par les contribuables et dont la gestion relève donc, dans une certaine mesure, de l'opinion. *La Nuit des Amants* et *La Robe d'un soir* sont deux pièces si médiocres, si détestables, que notre seule qualité de citoyens nous autorise à protester contre le fait qu'elles aient été montées sur des scènes que nos impôts contribuent à faire vivre. Ou le comité de lecture de la Comédie-Française et M. Gémier, qui les ont reçues, les trouvent bonnes, et dans ce cas leur compétence est en cause ; ou ils les ont accueillies à leurs corps défendant, et nous désirons savoir si les arguments qui ont emporté leur décision sont de la nature de ceux qui se colportent de bouche en bouche. M^{me} Gérard et M. Rostand vont s'émouvoir peut-être de ce qui se dit sur ce sujet et me remercier de le leur apprendre. J'accepte d'avance l'expression de leur gratitude.

Pour une comédie musicale genre *Dédé*, *La robe d'un soir* eût fourni un excellent scénario, à condition toutefois que la su-

crerie sentimentale en fût corrigée par une bonne pinte de gail-lardise. Voici. Dans un atelier de broderie situé rue du Dragon (emplacement bizarre), vit une ouvrière incomparable qui répond au nom de Midinette. Si vous ou moi avions à mettre à la scène un personnage de jeune ouvrière, nous nous garderions bien, n'est-ce pas, de la surnommer Midinette ? Cela nous paraîtrait trop banal, trop bête. Mais M^{me} Rosemonde Gérard a trouvé Midinette du dernier fin, et ce simple détail donne la mesure de son imagination et de sa fantaisie. Le patron de Midinette, lui, s'appelle M. Lulu. Il nous apparaît au premier acte dans un smoking blanc qui est exactement le costume d'un compère de revue.... Ah ! qu'il fait chaud ! Aurai-je jamais le courage d'aller jusqu'au bout de ce fastidieux résumé ? Métier terrible que le nôtre ! Après avoir passé au théâtre une soirée lourde de stupeur et d'ennui, en passer une autre, chez soi, à revivre la première, la plume à la main ! « Qui vous y force ? me direz-vous. A votre défaut, votre rubrique eût été sans doute confiée à de meilleurs soins ! » — J'en tombe d'accord, mais j'ai la faiblesse d'aimer le théâtre et de me plaire aux bonnes pièces. Ne m'accablez pas, c'est un vice qui se paie cher. Donc, une cliente de M. Lulu, qu'on nous présente sous l'appellation de la Marquise, a, dans un mouvement d'agacement causé par l'incendie de son château, déchiré la belle robe brodée pour elle dans l'atelier de la rue du Dragon. Il faut réparer le désastre séance tenante, ou la Marquise ira désormais se fournir ailleurs. Que c'est bête, mon Dieu, que c'est bête ! Réparer la robe en l'espace de quelques instants, aucune brodeuse n'en est capable, sauf, naturellement, Midinette. Justement, Midinette n'a pas de domicile, elle loge à l'atelier. Quand je vous dis que c'est complètement idiot ! Il ne lui en coûte donc point de faire quelques heures de travail supplémentaire. Elle se met à l'ouvrage et en un tournemain, c'est fait, la robe est réparée ; la Marquise, qui s'est dérangée en personne pour venir la chercher, n'a plus qu'à la mettre. Mais une idée la traverse. La belle robe, c'est Midinette aux doigts de fée qui va la porter pour se rendre, ainsi vêtue, au bal. Midinette endosse la robe et disparaît, et c'est la Marquise qui gardera l'atelier. Hein, est-ce bête ? Mais un rapin du voisinage... Non, non, il n'y a pas de puissance au monde qui puisse m'obliger à consacrer une minute de plus à cette pièce d'une niaiserie sans précédent sur une scène

littéraire. Des vers, je ne dirai rien, ils sont à la hauteur de l'anecdote. Passons.

§

M. Paul Demasy a tiré une tragédie moderne, en quatre actes, de la **Cavalière Elsa**, un des romans les plus caractéristiques de la troisième manière de Pierre Mac Orlan, la première étant celle du *Rire jaune* et la deuxième celle de *L'Etoile matinale*. De l'humour macabre, Mac Orlan a évolué à travers le roman de piraterie vers une forme de récit épique et prophétique, sans nul dommage pour sa tournure d'esprit très personnelle, faite de familiarité bourrue, de bon garçonisme anxieux, de goguenardise grinçante. De là, dans tout ce qu'il fait, un ton particulier qu'on retrouve dans sa conversation, et qui constitue l'attrait le moins contestable de ses ouvrages, mais qu'il était impossible à M. Demasy de transcrire pour le théâtre. Ce qui appartient à Mac Orlan, dans la pièce jouée par la troupe de M. Baty au Studio des Champs-Élysées, réside dans l'idée générale de l'œuvre, la conception des personnages et le gros de l'intrigue. L'agencement et le style sont de M. Demasy, ainsi que certaines retouches données aux caractères et qui font d'Hamlet, par exemple, le véritable héros de la pièce. Est-ce la faute de l'interprète ? A la scène la Cavalière tourne un peu trop à la petite femme, jouet fragile entre les mains d'Hamlet, M^{lle} Marguerite Jamois n'a ni le physique ni le tempérament d'un rôle qui, au surplus, implique des arrière-plans d'une cérébralité assez poussée. Au contraire, M. Manuel Delafre (Hamlet) est tout à fait dans la peau du personnage. Cet artiste de nationalité belge mérite de retenir l'attention des directeurs parisiens, mais ceux-ci ont sans doute d'autres chats à fouetter. L'ensemble de l'interprétation est convenable, réserve faite de l'acteur qui joue le rôle de Bogaert, l'officier de marine — dans le roman, c'est un peintre montmartrois — pour l'amour duquel la Cavalière lâche sa mission et renonce à la vie. Ce sentiment de la Cavalière à l'égard de Bogaert eût dû, semble-t-il, être marqué davantage. On ne s'explique pas bien non plus la raison pour laquelle Hamlet, prenant son surnom trop au sérieux, revêt le travesti shakespaerien. Symbolisme de Mi-Carême ! Comme un frac strictement ajusté eût mieux fait l'affaire ! Quoi qu'il en soit, excellente soirée pour la littérature,